

THE QUEEN IS DEAD

DANS LA MÊME COLLECTION

Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.

Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.

Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.

Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.

Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.

Aurélia Bonnal

THE QUEEN
IS DEAD



BUCHET * CHASTEL

© Libella, Paris, 2012.
ISBN : 978-2-283-02607-6

I.

■ ls m'ont tapé dans le dos. Du plat de la main, paf, dans le dos. Ça sentait la bière et le pastis, j'avais déjà trop bu, du coup j'avais joué bien appliqué à ne regarder que les cordes de ma guitare, quel jeu de scène, j'étais le shoegazer parfumé à l'anis et à la sueur. Ils ont crié et applaudi. Puis ils m'ont souri, de leurs compliments wouah vous étiez bons les mecs, vraiment, viens Bert je t'offre un demi, et quelqu'un a gueulé comme toujours, il y en avait toujours un pour gueuler par-dessus. Et ça ne faisait que commencer, la nuit.

Pour moi, c'était déjà clair, que j'existasse ou non ne faisait aucune différence, et tout cela aurait aussi bien pu ne pas exister du tout. J'étais peut-être en train de rêver tout ce temps-là. J'étais peut-être même le rêve de quelqu'un d'autre. Et tout ce que j'aurais pu espérer tangible, me saouler, rire, faire l'amour, me lever, vomir, avoir mal au crâne, ne me conforterait aucunement dans ma réalité.

En fait, Élo, je ne connais personne comme toi. Sam me regardait par-dessus la table du restaurant. Elle piqua son morceau de bœuf puis le mâcha, le coin de la lèvre droit entre le sourire et la gourmandise, les yeux plissés de contentement, luisants d'ivresse, et j'aimais tant la voir ainsi, c'était un de ces moments tellement rares, tellement précieux, dîner dans la pénombre avec cette amie-là. J'avais mon deuxième verre de côtes-du-rhône, celui qui m'a saoulée avec tendresse et simplicité, cette bonne ivresse évidente, mélange de fatigue, de joie, de non-accoutumance. Ses yeux bruns brillants au-dessus de nos assiettes. Je t'assure, je ne connais personne comme toi, répéta-t-elle pendant que le sang se mêlait dans ma bouche au vin. Je lui offris alors mon meilleur sourire radieux sans pouvoir répondre, écrasant la viande entre mes molaires avec entrain, bouche glossée fermée, pourtant je débordais de mots.

Autour de nous, restaurant comble, l'adresse était courue, tout était bon, les gens semblaient s'aimer en duo, les visages dans des clairs-obscurs qui uniformément les embellissaient tous, la flamme sur les décolletés, sur leurs mains jointes,

sur leurs alliances, dans leurs prunelles. En face de moi, Sam – je savourais à sa juste valeur ce moment, d'elle et de moi ensemble dans la nuit, de ce bon vin, de ces bons plats, d'être là buissonnières à nos vies, complètement à nous-mêmes. Je constatai que dans cette nuit urbaine j'étais parfaitement heureuse.

Moi non plus je ne connais personne comme moi, pouf-fai-je comme une imbécile, non mais n'importe quoi, Élo, t'es débile, merci Sam, tu m'honores, non mais sans rire, je ne connais personne comme toi. Écoute, c'est vrai, Sam, je suis complètement perchée. Mais toi aussi, Sam, tu es complètement perchée, et tu le sais bien.

Fortes de cette étiquette commune et autoproclamée, nous nous sourîmes gaiement, nous achevâmes résolument nos plats en nous relayant pour parler, tant à dire et tant à entendre. Six heures ensemble dont beaucoup sur des trottoirs derrière des bâches, réchauffées de braseros électriques, assises face à face pour remplir les blancs auxquels nos urgences quotidiennes nous avaient obligées, tant à faire chaque jour. Dans son tailleur et ses stiletto, un peu hors mode, ou plutôt hors hype, mais qui lui seyaient à merveille, elle était radieuse cette nuit-là. Élo, est-ce que tu arrives à travailler en ce moment ? C'est difficile, tu sais, de te raconter, oui, je sais, ne t'en fais pas, tu n'as rien à me dire, mais j'ai tellement aimé ton premier roman, j'aime tellement tes textes. Merci, Sam, j'apprécie ton honnêteté et ta bienveillance – j'avais besoin d'une fan, elle le savait aussi, ça tombait bien. J'ai encore peur tu sais, j'ai tout le temps peur. Mais de quoi, maintenant, je ne sais pas, sans doute suis-je condamnée à surpasser ma peur, d'écrire.

J'en frissonnais dans ma robe, de ces mots qui tardaient à revenir, qui peinaient à se donner, et de ceux qui se précipitaient trop vite. J'avais peur d'être reconnue aussi, une peur presque panique, pourtant je savais que si ça arrivait cela ne changerait rien au cours actuel de ma vie, et je savais pour finir que le moment où des gens me retrouveraient arriverait, inéluctable.

Sam m'appelait Élo, comme tout le monde, comme depuis toujours, et j'eus soudain honte de lui mentir, j'avais envie de lui dire, je ne suis pas Éloïse Lenoir, pas plus que je ne suis Romane Tréma, c'est une pseudo-vie, c'est un déguisement. Éloïse, mon nom de fuite, celui que j'avais pris, mon prénom d'usage, mon prénom élu. Cette identité à tiroirs, dans toute son absurdité, me plaisait assez, mais là les yeux de Sam dans les miens, quelle lassitude tout à coup. J'avais toujours peur que l'on me retrouve. Sam faisait partie de ma nouvelle vie, elle ne savait pas le détail, juste que j'avais disparu à dix-huit ans, en ces temps bienheureux où ni portables ni internet ne pouvaient vous traquer. J'avais fêté ma majorité, j'avais passé mon bac, et j'avais disparu. En claquant la porte de chez ma mère, vlan, avec un sac à dos et un mot pour elle, *je m'en vais, personne ne me force à rien, mais je n'ai plus rien à faire ici*. Je n'avais pas pris grand-chose et j'étais partie.

Sam semblait inquiète. Baissant les yeux, je vis que les battements de mon cœur faisaient palpiter mon sein gauche sous le drap de laine, visiblement, soulevant en chamade le bord de mes cheveux blonds. Je me levai donc et m'engouffrai avec un mince sourire dans les toilettes. L'intérieur était capitonné en simili cuir mordoré, se voulant boudoir,

et dans cet asile je pris soin de retracer proprement sur mes lèvres une bouche écarlate, face à mon reflet dubitatif. Je me regardai dans les iris, c'était étrange ces yeux verts éclaircis par l'alcool, qui suis-je au fond et qu'est-ce que ça peut faire, bah, je rengainai mon tube de rouge dans mon sac. Puis je ressortis comme on défile, un peu rassérénée.

J'avais poussé le bouton et à mes pieds la tour de mon PC s'était mise à ronronner, familière, *ouvrir session Bert*, je promenais ma souris lovée dans ma main. Le clic des fenêtres sur le monde, l'écran juste au bord des vitres de ma chambre, vue sur les toits de tuiles roses, ciel très clair, j'avais si mal aux yeux. *Salut mec*, un envoi du Renard, *on a une nouvelle date dans quinze jours, du coup répète demain, c'était excellent hier soir*. Je lui répondis immédiatement, lentement, *ok pour demain, pas de problème, j'ai encore mal à la tête, à demain, Bert*, et l'indigence de mes propos m'envoya sur des sites de musique, l'album du mois d'août, ce truc, Kings Of Leon, j'écoutai une nouvelle fois sur ma chaîne qui datait de la fac. Pas convaincu, bizarres distorsions ces guitares, et cette voix, je ne savais pas si j'aimais ou si je détestais.

J'errai depuis mon fauteuil en sirotant mon café allongé, quelques heures, la météo, le monde, Sarkozy, encore un mail de Bibi, je l'embrassais moi aussi et je rapporterai le pain tout à l'heure. C'était déjà le moment de se préparer pour le travail. Sous ma douche, j'entendais encore le désert froid, j'avais mal au cœur et j'étais si fatigué. Je repensai aux

visages réjouis des copains la veille, et ça me fit sourire sous le shampoing revitalisant qui piquait les yeux. Ma guitare, ma fender, était restée dans la librairie de Dès. Elle me manquait déjà horriblement – j'étais dans un état de frénésie mélodique rare. Je me dépêchais tellement que je sortis cheveux mouillés sous les flocons de neige totalement déplacés dans mes contrées, et je jaillis littéralement au milieu des bouquins, dans la librairie. Pour un peu, je me serais ébroué. J'ai souri à Dès qui avait encadré les poches sous ses yeux avec ses deux mains en coupe. Salut, je viens chercher ma guitare, il grommela pas si fort elle est juste là – derrière le comptoir je voyais dépasser sa housse. Tu l'as lu ce bouquin, lequel, celui-là, non, tiens alors prends-le, je crois que ça te concernera, ok merci, bonne journée, à toi aussi.

Éloïse, qu'est-ce que tu crois, c'est comme ça que ça marche, tu sais – tu ne peux pas rester cachée, c'est un métier de désir, je le regardais dans le cuir de l'épaule où manquait un bouton retenant une patte antique, et puis dans l'œil, je sais bien que tu as raison, Patrick, oui tu sais ce qui compte, ce n'est pas tant d'écrire de bons textes ou même la bonne chanson pour la bonne personne, c'est que ça se vende, que les gens en veulent, c'est comme ça que ça existe. Et parle de ce qui t'arrive, toujours – ah ça je savais, impossible en réalité de faire autrement –, change quelques trucs, mais garde ce qui est vrai. Je lui répondis par un sourire parce que d'avance, cette terrasse, les trombes d'eau, les chauffages incandescents et sa clope, je les voyais de là écrits dans mon prochain roman. Celui que je n'en finissais plus d'écrire, celui qu'il faudrait vendre avec moi, en personne, en chair et en dents, celui qui allait m'exposer. Je crevais de peur, mais Patrick avait raison, bien sûr, c'était affreusement cynique mais écrire c'était vouloir être lu aussi, c'était vouloir la reconnaissance, en effet. J'aurais aimé qu'il ait tort, cette fois, que sa douleur l'égarât – il était

comme toujours absolument dandy, poli, aimable et même drôle, alors que dedans je le savais broyé comme une noix sous un marteau, ravagé, consterné. C'était très simplement la réalité du marché qu'il me présentait là.

Je prenais tous ses conseils, que je lui avais demandés. Tout conseil non sollicité aurait été balayé d'un haussement de sourcil narquois ou d'une réplique acerbe, je ne l'aurais même pas écouté. Jusqu'ici les siens avaient tous été bons. Je ne pouvais cependant pas me résoudre à écrire seulement dans le but de vendre, ou même à lâcher quoi que ce soit sur mon style, ou sur l'importance à mes yeux de ne pas trop exposer les gens, de ne pas avoir d'impact nuisible sur ceux qui m'étaient précieux. Je ne pouvais m'empêcher de penser à mon entourage. Je ne pouvais rien lâcher non plus de mon exigence envers moi-même. Il me semblait encore que le plus important restait de créer de bonnes œuvres. Après, la définition de l'écrivain, était-ce celui qui écrivait, celui qui était lu, celui qui se vendait bien, qui avait les bonnes critiques ou publiait chez Minuit ou au Cherche Midi, je n'avais pas de réponse arrêtée. Je gardais en moi cette foi que c'était encore possible, de rester soi totalement, d'éviter les compromis. Je débitai encore quelques sornettes sur la qualité du look de Sailor et les mérites de sa veste de serpent, Patrick me décrivit dans le détail la sienne et celle de ses ancêtres de vinyle, ces écailles symboliques, le temps de deux cafés et mes lèvres couleur de Lula laissèrent écarlate sur la porcelaine de chacune des tasses la trace de mon passage.

Enfin mon tabouret, enfin assis, derrière le comptoir, celui du petit magasin. J'avais reçu des caisses de vin, bonjour Bert m'avait dit le livreur, le petit Marcel du foot devenu adulte, dans les cent kilos et les deux mètres désormais, bonjour Marcel, je lui avais signé ses bordereaux, salut à la semaine prochaine, il avait la coupe au bol et maintenant le permis poids lourd, et moi pas mieux, marchand de vin, ou plus exactement : employé de marchand de vin. Ça me nourrissait, ça payait le loyer, et ça ne me mangeait pas la tête non plus.

J'avais terminé de remplir les bons de commande, rangé des bouteilles, répondu au téléphone et même déjà vendu plusieurs apéritifs locaux, oui c'est très bon avec les olives aussi, non, le goût n'en sera pas altéré madame, et enfin on m'avait lâché la grappe. Cela faisait deux heures que j'entendais, par là, une mélodie, mais je n'arrivais pas à l'attraper et il était hors de question de sortir ma guitare ici. Pas ici, pas dans le petit magasin, les Vrilles. C'était la maison mère, dans mon village natal, et maintenant j'étais dedans et plus dehors à jouer au ballon sur la placette. Le livre de Dès,

pourquoi pas, je le regardai, le nom de l'auteur ne me disait rien, *Romane Tréma*, je souris tout seul, oui, un pseudo un peu maladroit, *éditions de la Curiosité Fossile*, il fallait oser, mais oui, bon, puisque que le marchand de livres conseillait au marchand de vin cette lecture, j'allais tenter le coup. *Le Claquement de porte*, ça promettait, et pourquoi pas *La Gifle*, je me sentis méfiant, rétif, critique d'avance – et si c'était affreusement naïf, je ne concédai même pas un début par l'incipit, j'ouvris et lus en plein milieu, *dans mon soutien-gorge j'avais glissé ma pilule que je n'osais pas avaler, ce tout petit cachet, le tout premier, la prévision de l'imprudence, c'était absurde et triste parce que je n'avais pas pu en parler avec cette femme qui m'avait fait naître, et je l'avalai dans les toilettes du cinéma, à sec, étouffant de rage, dans les vapeurs putrides et les échos assourdis des dialogues en français, s'il vous plaît et même s'il ne vous plaît pas, je l'avalai mon innocence, et mon enfance avec. Je me demandais si rien ne serait gai jamais pour moi, est-ce que les autres font semblant, et puis je retournai auprès de madame ma mère sur son fauteuil – elle riait et son bonhomme lui pelotait le sein, qui se croyait caché par la pénombre, ou peut-être pire, qui savait que je pouvais tout voir mais s'en foutait ou même aimait ça.*

Monsieur, auriez-vous l'amabilité de m'aider je vous prie, oh bien entendu, excusez-moi, je suis à vous tout de suite, mais qu'est-ce qui m'arrivait, l'obséquiosité comme un réflexe, c'était étrange, j'observai le double phénomène de mon absorption par le texte que je supposais faible deux minutes plus tôt, et de ma réaction si étrangère à mes habitudes, alors que je savais habituellement si bien comment ne rien lâcher de mon intégrité tout en restant aimable. J'étais fatigué, avec un poisson je vous recommande celui-ci

ou alors celui-là, oh très bien, je vais goûter celui-ci, seize euros s'il vous plaît, par carte, oui bien sûr, voilà, vous pouvez composer votre code, merci, au revoir, bonne journée, à vous de même.

Le Claquement de porte, ça sentait l'adolescence et la douleur, j'ouvris la première page, Chapitre premier, Vlan, c'est le bruit de la porte derrière moi, vlan, la porte que je claque sur tout ce que j'ai jamais connu et traversé. J'ai pris très peu de choses, et je ne garderai rien de tout ça. C'est la dernière fois que je suis rousse, la dernière fois que je sors de cet appartement, la dernière fois que je suis la fille de ma mère. Vlan, claque la porte, et m'en vais le visage barré de larmes, devenir enfin, pour de bon, quelqu'un.

20

Je regardai par la vitrine, derrière les silhouettes des bouteilles dressées comme un jeu de quilles, la place constellée de neige, éblouissante, et je frissonnai en pensant pour la première fois depuis des années à mon adolescence, aux cris que je n'avais jamais poussés, à mon calme et à mes maux de ventre. Ce texte me faisait mal et bien, autant qu'écouter les Smiths – jamais en public, si possible, pour m'éviter les chairs de poule et les distorsions de temps. Bon ou mauvais, ce livre m'avait déjà procuré des sensations fortes que je n'étais pas très sûr d'avoir envie de connaître à nouveau.

Messages Élo DialSun Bonjour Maxime, je t'attendrai directement dans le salon de thé, je vais arriver en avance pour travailler. À demain, Élo.

Je devais avouer que c'était follement confortable, l'immense canapé blanc dans la serre immaculée, le salon d'attente sous la verrière : on nous avait mises sous cloche. À ma droite s'étendait le mur de miroirs, et de ma gauche jaillissait régulièrement mon amie Sabine, d'un salon privé d'essayage qui eût recelé sans encombre nos deux corps, tous nos shopping bags et même davantage de trésors, mais je détestais voir la nudité des autres hors situation érotique – la plage d'ailleurs m'insultait toujours, sans parler de la piscine ou de l'horreur des douches collectives des salles de sport. Cela m'aurait affreusement gênée de voir mon amie à demi nue, j'aimais beaucoup mieux consulter mes mails et collecter des images sur mes albums facebook – je collectionnais les cannes, c'était arrivé par hasard, mais je prolongeais depuis des mois ce jeu qui était devenu très chaleureux et collectif. Ma collection personnelle m'aurait permis de présenter à la une de ma page une canne du jour pendant

au moins deux ans et demi, si j'avais décidé de les ajouter une à une. Je les classais à présent par albums distincts, *canne à son*, *canne art*, *yes I canne*, *canne a ri*, *canne elle*, et mes amis se prêtaient aimablement au jeu en posant pour l'album *Canne Inn*. J'avais commencé par quelques évidences, Charlie Chaplin, une canne à sucre de Noël, Patrick Hernandez et son tube affreux mais tellement rentable que désormais quand j'écrivais des paroles pour des chansons, j'espérais aussi honteusement que ce serait le prochain Born To Be Alive. Je souriais en épluchant mon butin, le fagot de cannes, Gregory House et Orange Mécanique, quand Sabine reparut en legging en cuir monté sur stilettos, ça avait de l'allure, tu aimes, écoute, tu veux porter ça quand, elle réfléchit, me tendant la poitrine, regard au-dessus de l'épaule en direction du miroir pour se jauger côté pile, puis plonge ses yeux dans les miens : chercher les gosses au centre de loisirs, avança-t-elle, oui, et descendre les poubelles ou arpenter le citymarché en quête de compotes, lui répondis-je, nous rîmes joyeusement, tandis que la dame en noir qui me collait des complexes me trouvait tout à fait superflue et même nuisible sur les ventes, ses lèvres me souriaient mais pas ses yeux, Sabine, achète le truc en cuir, tu vas le porter, et regarde comme ça te tombe, tu es belle, elle semblait très soulagée, bon, la robe pour demain maintenant, je te conseille la nude en premier, elle disparut côté jardin en chaloupant dans l'épaisse moquette blanche, c'était beau comme la neige vierge, le sol chez prada en face de l'Élysée.

Je cherchais pour y réfléchir un vieux message adressé à Raphaël, qui écrivait très bien et avait partagé avec moi une antichambre beaucoup moins plaisante que ce boudoir de

luxe : l'attente, la poursuite de l'édition, drames compris. J'avais lu son roman sur mon macbook à New York, et malgré toutes mes occupations là-bas, les trois cent cinquante pages de word avaient réussi à me happer. Il m'arrivait encore en rêve de visiter une galerie souterraine de copies de chefs-d'œuvre et quelquefois, comme ses personnages, j'y rangeais les tableaux par couleurs ou par thèmes. Je me rappelai soudain avoir placé *L'Enlèvement des Sabines* mais j'avais oublié à côté de quoi quand Sabine aérienne entra pieds nus dans sa robe de cocktail en soie rose poudre. C'était adorable sous toutes les coutures, j'approuvai d'un grand sourire, parfait, oui, c'est parfait, voilà, elle s'en retourna vers ses coulisses et je relus *mon prochain roman est presque entièrement présent à mon esprit de cette manière, et il contiendra à coup sûr des pans entiers de choses déjà écrites – je pense à des extraits de correspondance, en particulier. J'espère que tu vas bien, que tu ne te décourages pas. Je suis sans nouvelle de l'éditeur, je l'appellerai lundi s'il ne le fait d'ici là. Et je te raconterai.* Plus loin je retrouvai *je suis extrêmement intéressée par tout ce que tu me racontes, je ne sais comment te dire à quel point tes propos : récitations de ses propres travaux, thèmes récurrents, écriture depuis la nuit de soi, sentiment de tenir quelque chose, ce fil à dérouler – chez moi accompagnés de frissons, mélange d'excitation, de joie et de peur presque panique – tout ce que tu me chantes là, c'est la mélodie de l'écrivain. Du vrai. Je le sens du dedans, je le lis sans arrêt, je l'observe sans trêve.*

Tu viens, Sabine se tenait là debout devant moi, j'avais envie de pleurer, je me sentais étrangement émue et complètement perdue, ben Élo, ça va pas, allons boire un café, oui, j'avais soudainement besoin de parler de choses très concrètes,

qu'est-ce qui se passe, rien de nouveau, me remettre à écrire me pèse quatre tonnes, mais je préférerais parler d'autre chose, bien sûr Élo, tu sais que j'ai retrouvé Phany, non, pas possible, la vilaine Phanée, je me mis à pouffer irrésistiblement, oui, elle a un blog, oh je veux voir ça – quelquefois ne poser que les questions essentielles nuisait à mon existence, à ma réalité, et j'avais un vif besoin de redevenir réelle avant de retrouver ma petite fille au sortir de l'école, cette heure dite des mamans.

Bonsoir monsieur, il restait deux épis à la boulangerie, ils étaient dégueulasses mais le temps de faire la route ce serait fermé à côté de la maison, un épi s'il vous plaît. Je tendis deux euros, en vous remerciant, me servit la boulangère avec un sourire, la monnaie et le pain dur dans sa fine feuille *mon pain est cuit dans mon fournil*, au revoir, je sortis et regardai l'eau gelée dans la rigole en pierre rouge au milieu de la rue, c'était très étrange, tout le village était fantôme par ce froid, je me dirigeais les orteils repliés dans mes chaussettes, mes converses dérapaient sur les plaques de gel et la nuit était tombée depuis longtemps. J'avais sous la plante des pieds cette même sensation qui ressemblait à des chatouilles, un genre de vertige, l'impression que j'allais me casser la gueule, la même sensation que l'été de mes cinq ans quand j'avais peur de glisser sur les pierres noires brûlantes du ponton – franchement ça faisait beaucoup de flash-back pour une seule journée, et j'avais hâte de quitter le village pour passer à autre chose, retrouver Bibi surtout – penser à elle m'apaisa. Il fallait encore ouvrir la serrure gelée de la 206, c'était compliqué ; déjà, j'avais froid aux mains, les doigts bleuis et

gourds et les orteils piquants, encore des engelures en vue, pfff. La portière s'ouvrit enfin dans un grincement. Je m'extirpai tant bien que mal de la bandoulière de l'étui de la guitare, le pain était coincé au travers, et pas moyen de le pousser simplement : les épis bien pointus avaient crevé le tissu de ma doudoune pour s'y planter. J'imaginai le titre du lendemain dans l'Indépendant : Tué à la pointe de l'épi, je ricanai dans ce désastre imbécile, il était évident que je m'en tirerais au mieux avec une notule dans les faits divers si je crevais de froid sur le parking, je me sentais peu de chose. Le pain bien dur prit la place du mort, pour finir, amputé d'une de ses pointes noircies que je trouvai fichée sous mon aisselle et fis craquer entre mes dents, dégueulasse, mais je le savais déjà.

La voiture peina à chauffer dans un bruit de ventilateur énorme, pourtant j'étais content malgré ma lassitude, assis avec vue sur la lune pleine qui flottait à ma droite, au-dessus de la mer. J'allais retrouver Bibi, on mangerait le reste de boles de picolat de la veille devant l'un des films qu'on m'avait prêtés, du festival de Sundance on aimait ça tous les deux, en VOST, ou alors on ferait l'amour et puis je pourrais enfin trouver la mélodie qui m'avait taraudé tout le jour. Je me garai dans la cour – nos fenêtres éclairées se découpaient dans la nuit et j'étais encore content, tout le trajet j'étais resté comme cela très heureux, bizarrement heureux. En fermant la portière, clac, tout à coup je me souvins du Claquement de porte, ce livre dans ma poche, et j'eus tout à la fois envie de le lire le plus vite possible et de le jeter dans un des containers de recyclage papier qui étaient restés sur le trottoir.

Jim Morrison me demanda tout à trac le chemin pour le next whisky bar, Élo show me the way to the next whisky bar, et j'eus le sentiment de me réveiller en sursaut devant mon clavier. Il n'était même pas minuit encore – par la fenêtre je vis la lune très ronde dans le ciel glacé, et sur mon écran mon héros venait de se faire voler sa guitare *merde ma gratte putain, il eut bien du mal à continuer à faire le malin au milieu de sa cour, derrière ses ray-ban ses yeux avaient dû rougir plus que la vodka ne l'imposait. Il sentit là, dans sa gorge, un gros sanglot, d'amplitude d'enfance, cette perte terrible, une souffrance prête à déborder, bah tant pis, je m'en trouverai une autre plus belle, les guitares c'est comme les filles, tellement interchangeables finalement, sa connerie le consternait lui-même, et désola davantage encore cette petite groupie dont il était fou pourtant, quel con je suis, un vrai connard, il avait envie de pleurer dans ses bras à elle, de lui dire que ce n'était pas vrai, que le compas de ses jambes le réveillait la nuit, mais il ferma sa gueule et quitta les loges en exigeant un scandale par son attachée de presse, une chic fille qui n'avait pas mérité ça.*

Dans la cuisine, je me demandai qui avait piqué la belle gretsch verte de mon personnage. Il commençait à vivre

sa vie sans moi celui-là, mais je lui changeais encore son prénom tous les jours et ses traits n'étaient pas tout à fait fixés. Ce phénomène me fit sourire pendant que je piochais dans la grande boîte en fer-blanc couverte de princesses peintes à la main un des cookies au chocolat blanc que j'avais cuisinés la veille avec ma fille. Je rapportai mon butin sur le petit secrétaire au bord de la fenêtre, vue sur le canal Saint-Martin. Encore une fois, je m'adonnai au spectacle de l'eau brune, des reflets des réverbères, des rares voitures et des passants, ce soir si transis qu'ils en étaient non fumeurs, tous dedans. Les berges désertées semblaient ainsi m'appartenir à moi seule ; j'en regardais amoureusement les petits pavés en savourant, mmmhhhh, ma pâtisserie maison, son plaisir fondant et ses échos croquants de chocolat devenu caramel en cuisant. Je ranimai mon écran d'une pression du pouce sur l'espace, et trouvai une fenêtre ouverte dans le chat de facebook, quelques lignes, *coucou, tu es là, je rentre d'un dîner chez des copains je crois que je suis un peu saoule. Hello, j'accompagne ma joie à partager ce moment nocturne avec Sam d'un smiley, avatar dérisoire de mon sourire réel, ah super tu es là! mais oui, et je crois que je vais t'accompagner avec un whisky* – je l'extirpai du buffet, me versai deux doigts de signatory vintage cloudy et retournai à ma conversation, *tu vas bien, mais oui, j'écrivais, ce soir Rodolphe est à Londres, j'en profite pour avancer, et toi alors, moi, je suis contente, les gosses sont adorables en ce moment et je me sens amoureuse comme une adolescente, profite petite, je vois ce que tu veux dire, lol, mmmhhhh, il est bon ce whisky, ah je te reconnais bien là avec ton whisky dans la nuit, c'est malin, tu t'es vue, oui, je crois que mon nouveau roman n'est pas terrible, n'importe quoi, je ne sais pas, bon, tu as des lecteurs, tu veux*

que je te dise ce que j'en pense, écoute excuse-moi mais je te trouve partiiale, ben non, c'est bien, c'est tout, oui, non, mais heureusement que tu es partiiale en fait, faudrait savoir ce que tu veux, lol, lol, je rigolais et le clavier se dérobaît dangereusement à la frappe, je crois que ce whisky était un peu fort ou que je l'ai bu un peu vite, oh il est minuit madame Hello Élo, salut Sam, ah, ma muse, quoi?, rien. Je suis crevée, oui après ta semaine je me doite, MDR, quoi mdr, oh ah oui lol, pardon, ça c'est du lapsus, bon je vais aller me coucher, je suis un peu à la roue, haah paon paon, tu me touais, lol, lol, je suis contente que tu ailles bien, moi aussi, c'est toujours bon de te croiser la nuit dans cette boîte. Un blanc, temps de latence, je me revoyais à cette place, en pleurs, un an et demi plus tôt, ces grands désespoirs et ces peurs horribles qui me dévoraient avec mes souvenirs, ceux qui se jetaient dans mes pages, and all the stories they were true, mais oui, c'était ma Route à moi et il m'avait fait très mal ce chemin-là. J'écrivais la nuit, je ne voulais pas pleurer devant ma fille ni mon amoureux – je ne voulais plus que mon passé empiétât sur mon présent, ça, c'était terminé. Toute une canicule, ce roman, en culotte et chemise blanche, les mains qui tremblaient sur le clavier, la gorge nouée, le canal flou à force de pleurer; je me souvenais du réconfort des mots de Sam, presque quotidiens, consolateurs, et je savais qu'elle repensait aussi à cette période. Zéro heures onze, Élo DialSun, je t'embrasse bonne nuit, Sam Amuz, moi aussi, à très vite.

Le métal froid des cordes glissait sous la pulpe de mes doigts, cette mélodie sur le bord du lit, tout au bord de moi, la guitare remplissait la pièce, l'ampli réglé très bas. Bibi lissait ses cheveux avec sa brosse en bois et poils de sanglier. J'aimais beaucoup son geste, et cet objet, qui était entré avec elle dans ma vie, dès la première fois que je l'avais croisée. Elle s'était coiffée, de ce même mouvement, un peu lent, ses cheveux bruns alignés par le passage des poils drus, tout luisants, et tout à coup ils s'échappaient, tranchés net en carré long, et la voilà brillante et contente, toujours contente de se coiffer. Ensuite elle se regardait toujours, dans une glace si possible – chez nous, le panneau coulissant de notre armoire dans notre chambre, ou, parfois, l'armoire à pharmacie au-dessus du lavabo. Il y a dix ans, elle avait sorti sa brosse de son sac, et s'était coiffée en face d'une vitrine, en pleine nuit, en pleine rue, en plein vacarme, en plein milieu des gens, et c'est ce moment de silence, d'immobilité presque, de quiétude surtout, qui m'avait arrêté, moi, pour la regarder elle, à sa coiffure.

Ça va, elle me dévisageait dans le miroir avec son calme adorable, et son sourire, oui, oui, tu as l'air dans la lune,

c'est vrai, je suis un peu à côté de mes pompes en ce moment, j'ai entendu ce que tu viens de jouer, je crois que ça se présente bien, c'est très bon, c'est pour le groupe, non, c'est pour moi, pour l'instant, ah lala, Bert, tu es doué, c'est peut-être dommage que tu n'insistes pas plus, j'ai passé l'âge de ces conneries, Bibi, je lui souriais, le constat n'était même pas amer, alors tu aimes, ah oui alors, j'adore, encore, elle s'assit à côté de moi, au fond du lit, et je repris ma mélodie, ongles sur fender, je n'aimais pas trop les mediaters, je préférais m'attaquer à mains nues à ce que je faisais. C'était simple ce matin, comme souvent, comme presque toujours avec Bibi. Elle s'emmitouflait maintenant comme une Esquimaude, anorak, écharpe, bonnet, gants ; je lui jouais mes arpèges neufs. Elle s'approcha, toute rembourrée, pour m'embrasser avec la langue, au revoir, bonne femme michelin, elle rigola en passant la porte, à ce soir, Bert, je t'aime, et elle claqua doucement derrière elle le panneau pour fermer. Le Claquement de porte. Bon, je le lirai ce truc, oui. J'y pensais pas mal depuis la veille. À dire vrai, j'y pensais même presque autant qu'aux Sherlock Holmes que j'avais dévorés l'été de mes quatorze ans, habitué que j'étais alors par les indices et le désir de dénouer l'intrigue, d'en deviner le plus possible. Je me sentais très malin et très fier, et sinon c'était toujours une joie quand je n'avais pas trouvé, d'avoir deviné une ambiance, quelque chose de ces événements bizarres enchaînés pour mon bon plaisir de lecteur. Je n'avais jamais repensé à ça depuis. Je jouais machinalement maintenant, mais je décidai de forcer un peu, contrairement à mon habitude, et je peaufinai mon morceau

avant d'aller au boulot, sans avoir lu une ligne du bouquin.
Comme je claquais délicatement la porte en partant – clic,
pas vlan – je pensai tout à coup mes watts sonnent, et je ris
tout seul en descendant l'escalier.

Maman, réveille-toi, bonjour bonjour maman, ses traits fins me ravirent, son petit visage tout près du mien, viens, j'embrassai sa joue fraîche et douce, et nous nous sourîmes longuement, tu as vu je me suis habillée pour pas être en retard ce matin, j'attrapai mon iphone posé sur ma table de nuit, oh, Prune il n'est même pas sept heures, quoi, elle avait l'air faussement outrée, tu veux dire que c'est encore la nuit, non, c'est bien, on va se lever, on a plein de temps avant l'école, elle trottnait devant moi, ses boucles châtain tout en pagaille, et se mit à chanter très haut, do le dos il a bon dos, sshhhhh, nos voisins Prune, oups, pardon, elle me sourit de face, avec son air mutin et deux incisives en voie de repousse, elle était adorable, je lui déclarai que tu es belle, oh ça va arrête maman, elle haussa les épaules, toute gênée. Elle gambada vers la cuisine, on mange quoi, regarde, j'ai acheté des crumpets, ouais, super, elle régla le grille-pain sur deux comme elle aimait et les enfourna au fur et à mesure que je les tranchais dans la longueur, puis elle guetta leur saut en observant le rougeoiement des résistances qui chauffaient. J'allumai la radio, surtout pas les infos, ça lui faisait une peur terrible,

les phénomènes climatiques particulièrement, maman, la planète est malade et personne ne fait rien, avait-elle pleuré un soir, alors de la musique, mais je tombai sur Lady Gaga, et vraiment ce n'était pas possible, beuh, je changeai vite pour un CD et obtins Kiss With A Fist, Florence and the Machine – le best of 2009 des Inrocks était encore dans le lecteur. Les crumpets sursautèrent dans le toaster, je les extirpai en me brûlant le bout des doigts, les posai sur la table puis ma fillette commença à les tartiner de beurre tendre. Je vais faire mon yoga maintenant, c'est bien maman il faut rester en forme, ses iris gris et leurs étoiles noisette autour de ses pupilles m'émouvaient, allez comme dit Winnie courage, je déroulai mon tapis de sol dans l'entrée, à quelques mètres d'elle, et elle compta pour moi chaque mouvement, mon petit coach, comment ne pas avancer avec elle, quel cadeau cette petite, je me sentais immensément naïve et profondément vraie dans cet amour pour elle, laisse-moi le tapis s'il te plaît je veux te montrer mon enchaînement de gym, tu as déjà mangé, oui, regarde, elle mit son bol dans l'évier pour aider. Je préparai la dinette de mon petit déjeuner en savourant le spectacle depuis ma chaise – la voix forte de Beth Ditto fit place au calme Fredo Viola, et Prune, en jean et boucles, l'air très sérieux, pirouetta gracieusement. Je la regardais comme s'il était possible de se repaître de ce spectacle-là de son enfance, bien que d'avance je sache que ce moment qui semblait si continu dans notre vie, si renouvelable à loisir, était en réalité rare et en glissement perpétuel vers des périodes nouvelles. Sa petite enfance n'en finissait plus de filer à toute vitesse – mais j'avais savouré tous les moments qu'elle m'offrait, tous ou presque. J'applaudis de bon cœur à son salut final.